

LES THÉÂTRES

Opéra : *Briséis* (premier acte), d'Ephraïm Mikhaël et M. Catulle Mendès, musique d'Emmanuel Chabrier.

L'Opéra vient de grandement s'honorer en montant *Briséis*. La tentative me semble d'autant plus méritoire qu'elle est d'un ordre surtout artistique, je me permets d'y insister. Emmanuel Chabrier mourut avant d'avoir terminé son œuvre, dont il écrivit seulement le premier acte. Sans se soucier des habitudes de la foule, habitudes que dérange évidemment la représentation d'une pièce inachevée, les directeurs de notre Académie nationale de musique ont cru qu'il était de leur devoir de jouer, en l'état où l'admirable maître français le laissa, son dernier ouvrage. Ils ont eu raison, et je les félicite d'avoir renoncé à une de ces collaborations posthumes qui ne sauraient être que néfastes, car — remarquez-le — ou le continuateur choisi ne possède ni personnalité ni tempérament, et, dès lors, son travail n'offrira aucun intérêt, ou il a l'un et l'autre, et, aussitôt, l'équilibre, l'unité de la composition deviendront impossibles. D'ailleurs, qui donc eût osé s'emparer de la plume tombée d'une telle main, se substituer à un pareil poète et se vanter ensuite d'avoir deviné sa pensée d'outre-tombe?...

Le tempérament, la personnalité — j'ajoute la puissance et la tendresse, l'exubérance passionnée et la bonté joyeuse — furent précisément les qualités dominantes de Chabrier. Ceux qui, pour servir un art très différent, ont, il y a deux ans, au lendemain de la triomphale audition du concert Lamoureux, audition qu'il convient de rappeler ici, affecté de méconnaître ces évidentes qualités, le regretteront, car, à parler franc, jamais elles ne s'étaient encore affirmées avec la force qui se manifeste dans les scènes jouées hier. Écoutez, dès le début — *Briséis* n'a ni prélude ni ouverture — le chœur lointain des matelots, si légèrement, si délicieusement enveloppé d'orchestre. Vague, indistinct d'abord, on le peut prendre pour l'appel de quelque Néréide. Mais quand la galère apparaît dans le clair de lune, portant Hylas et ses compagnons, le chant grandit et éclate en la surprise d'une brusque modulation. Que l'on rame plus doucement, que l'ancre soit jetée et que les voiles se plient, car Hylas, avant de courir les flots, veut saluer d'un adieu la vierge *Briséis*, sœur musicale de *Gwendoline*, comme nous le dit de suite un thème d'amour de grâce exquise, de vivacité extrême. Une courte et charmante symphonie accompagne la jeune fille qui vient au-devant du voyageur.

Son cri heureux s'attriste en des accords d'infinie souffrance. Un mal horrible ronge *Thanastô*, sa mère, que seul pourrait guérir Apollon, dont le noble et superbe motif est aussitôt exposé. Mais l'orchestre étincelle et Hylas, magnifiquement, invoque Eros, dispensateur de toute sève, de toute lumière, de toute joie. Puisque, dans Corinthe, sa fiancée est fameuse pour ses richesses, il partira et rapportera l'or qui le doit faire l'égal de l'épouse. A la mélancolie de *Briséis*, redoutant les mauvaises îles en fête, Hylas répond par un serment d'éternelle fidélité. Car la mort n'éteint pas l'amour et les sommeils sont doux au fond des tombes nuptiales. Cependant la vie est bonne aussi; les amants se le disent en de ravissantes strophes. Ils chantent : « Hymen ! hyménée ! » tandis que les marins appellent : « Hylas ! Hylas ! » Les deux voix unies répètent alors le serment et le clament dans une sorte d'enthousiasme frénétique. Le chœur des matelots résonne, ainsi qu'au début de l'acte, et les amants, de plus en plus éloignés l'un de l'autre, se jettent toujours le mot d'adieu : « Hymen ! hyménée ! » Les thèmes redeviennent vagues, indistincts et s'effacent en un harmonieux murmure. Cette longue scène, qui paraît très brève, est d'une beauté supérieure.

Une symphonie de tendresse attristée, d'irrésistible émotion, la suit. Avec une étonnante éloquence, l'orchestre exprime ce qui se passe à ce moment dans le cœur de *Briséis* et il fait entendre de nouveau les motifs essentiels du drame. La jeune fille songe que l'orage pourrait menacer la galère qui emporte Hylas, que son amant pourrait la tromper. Mais le serment la rassure. Elle pense à sa mère malade et, voyant sur le seuil de la maison les fleurs des fiançailles, elle les ramasse, les baise, et se laisse tomber sur un banc. « Hymen ! hymen, hyménée ! » disent les voix affectueuses du souvenir... Ah ! la touchante et simple et jolie page venue de l'âme encore candide d'un homme qui a souffert et vécu et non du cerveau d'un arrangeur de sons, insensible et sec !

Râlante, éperdue, *Thanastô* accourt. Elle crie : « Jésus ! Jésus ! Christ ! Christ ! sauve-moi ! » et, fanatique, proclame solennellement la toute-puissance rédemptrice du Dieu véritable. La musique s'élève ici à une surprenante hauteur. Pour secourir sa mère, *Briséis* est prête à donner sa vie. Elle ne croit qu'en Apollon et, avec les servantes et les serviteurs, elle implore l'autre dieu, le sien. Ils crient superbement : « Phoïbos ! Phoïbos ! apparais ! » Alors, sur la dune, en une rougeur qui devient une clarté, un être surnaturel se dresse. Vêtu de blanc, il lève aux cieux, dans la lumière, une croix formée de deux branches d'arbre. Et la voix austère, impérieuse et consolatrice du Catéchiste, sans orchestre, seule, immense, liturgique, plane. Dès qu'elle s'arrête, retentit, en l'enthousiasme instrumental, le thème mystique de la religion nouvelle. Le noble motif d'Apollon, très développé dans la scène précédente, s'y mêle et indique déjà le dénouement du drame : renonciation de toutes les haines devant l'amour et la mort, soumission de toutes les croyances à la loi d'hyménée.

Les païens insultent le chrétien et le veulent chasser et celui-ci chante une phrase de souveraine magnificence. Longue, longue, calme et douce et sévère à la fois, à peine modulante, cette phrase semble s'étendre sur le monde entier pour le salut des pécheurs.

A qui le sert Dieu apporte la guérison. *Thanastô* sera délivrée de son mal si *Briséis* se voue au baptême et devient l'épouse du Christ. Et la mère, demimorte, impitoyablement, donne à Jésus sa fille. Celle-ci a disposé de ses jours. Elle supplie en vain, il faut obéir et, après que *Thanastô* a hurlé l'hymne de victoire, le Catéchiste entraîne la fian-

cée d'Hylas. Ils s'éloignent ensemble sous la croix resplendissante, tandis que l'orchestre, en une péroraison d'indéprimable puissance, entonne une dernière fois le thème mystique de la religion nouvelle.

Ici s'arrête l'inspiration du compositeur qui, je le dis bien nettement, a touché cette fois au sublime. Les deux actes suivants du beau poème de M. Catulle Mendès et d'Ephraïm Mikhaël mettent en scène le baptême, dans la mer, de Briseïs, la cérémonie du mariage divin interrompue par la rencontre des deux fiancés, le combat de l'amour filial et de l'amour nuptial, la mort de la vierge qui, avant de se poignarder, a promis à Hylas d'aller le retrouver et de rester fidèle à son serment; l'attente par l'époux de l'épouse qui, fantôme, vient en effet et, chrétienne, emmène le païen dans la tombe, l'ensevelissement heureux des amants en la terre sacrée du cimetière fleuri sous le soleil d'aurore... Et j'ai la conviction, devant la pureté de la forme littéraire, la noblesse de la vieille légende grecque, la splendeur de la musique si libre, si généreuse, si fière, si juvénile, si adorablement charmante et si virilement passionnée, qu'un chef-d'œuvre — je ne prononce pas le mot au hasard — allait naître, lorsque Chabrier, trop vaillant travailleur, fut abattu par l'imbécile destin. Oui, trop vaillant travailleur, car d'avoir sacrifié à l'art son esprit et sa chair, terrassé par l'excessive dépense cérébrale, il dut, à bout de force, interrompre sa besogne et assister — on devine avec quel désespoir! — à l'anéantissement de ses facultés créatrices. Je ne connais pas de martyr comparable à celui qu'endura pendant de longs mois le pauvre homme, témoin très conscient de son infortune. Je n'en sais pas de plus glorieux.

J'espérais que tout le monde, à l'Opéra, comprendrait cela et voudrait réparer par le succès l'injustice affreuse du sort. Les interprètes ont fait de leur mieux. Mme Chrétien-Vaguet est une Thanastô vibrante, farouche, énergique et tragique. Mlle Berthel, dont la diction est un peu confuse, a de la grâce en Briseïs et M. Vaguet, malgré quelques écarts de justesse, lui donne avec chaleur la réplique. M. Bartet remplace très bravement M. Renaud dans le superbe rôle du Catéchiste; M. Fournets dessine assez bien un personnage de moindre importance; l'orchestre de M. Taffanel et les chœurs de M. Blanc témoignent de leur zèle.

Pourquoi faut-il que j'aie à constater l'attitude presque agressive d'une partie du public qui a bruyamment quitté la salle au milieu de l'acte? Voilà qui augmente encore ma tristesse et mes regrets. Mais les spectateurs qui sont restés à leur place ont salué d'une acclamation enthousiaste le nom d'Emmanuel Chabrier.

Alfred Bruneau.